

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne RECLAMES: 25 centimes — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROP. IÉTAIRE GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON ENVOIE LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez M. Reboux, au journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. M. Havas, Lafitte-Bullier, à Cio place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 21, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 43, 7 38, 9 36, 11 41, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 48, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 38, 4 48, 5 48, 8 13, 10 22, 11 15, s. Lille à Roubaix, 5 20, 7 00, 8 30, 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 7 12, 8 12, 9 46, 11 17, 12 17, 1 47, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 7 00, 8 00, 9 36, 11 05, 12 05, 3 21, 4 50, 5 53, 7 10, 9 40.

BOURSE DE PARIS

DU 5 MARS	
3 0/0.....	57 30
4 1/2.....	82 90
Emprunt 1871.....	89 40
Emprunt 1872.....	91 40
DU 6 MARS	
3 0/0.....	56 90
4 1/2.....	83 25
Emprunt 1871.....	89 15
Emprunt 1872.....	91 ..

ROUBAIX, 6 MARS 1873

Avant comme après le discours de M. Thiers, la situation politique reste obscure et embarrassée. Le parti monarchique et le parti républicain sont de nouveau soumis au régime de l'équivoque. Personne n'est vainqueur; ou plutôt, il n'y a qu'un seul vainqueur, c'est M. Thiers. Voici, en effet, le résultat bizarre du vote d'avant-hier. La gauche a voté contre M. Thiers, et ses principaux organes se félicitent aujourd'hui des déclarations présidentielles. La droite a voté pour, mais ses chefs avouent que le discours de M. Thiers est loin de les avoir satisfaits. Evidemment une pareille situation ne peut durer longtemps; il faudra bien qu'un événement quelconque s'éclaircisse et la dénoue. E. D.

Nouvelles du jour

- Par une note du ministère de l'instruction publique et des cultes, on dément l'authenticité de la lettre de M. Jules Simon à Mgr. Freppel.
- Grande réception hier, à la légation des Etats-Unis, pour fêter la seconde élection du président Grant.
- Le roi Victor-Emmanuel vient de conférer à son gendre, le prince Napoléon, le titre de comte de Moncalieri. — Moncalieri est un village situé aux environs de Madrid.
- Des lettres d'Anancy, du 4 mars, parlent d'un éboulement de rochers qui vient de détruire onze maisons d'un hameau de la commune de Mozière. Une femme et un enfant auraient été tués.
- On lit dans l'Union: Par suite de corrections nouvelles exigées et non consenties, l'ouvrage attendu du duc de Magenta ne paraîtra pas. Devant cette interdiction, le maréchal renonce définitivement à toute tentative de publication.
- La commission du budget a pris une grave décision. Elle a rejeté toutes les propositions d'accommodement qui lui étaient faites par le gouvernement au sujet de l'indemnité de guerre. Elle accorde 140 millions à Paris, mais elle refuse de réduire de la moindre somme les cent millions qu'elle a demandés pour les départements.
- Le gouvernement aurait déclaré ne pouvoir disposer en tout que de 200 millions qu'il aurait voulu distribuer de la façon suivante: 80 millions pour les départements, 120 millions pour Paris.
- D'après les renseignements qui nous parviennent, les partis restent très divisés après le vote et la séance d'hier. La plupart des députés de la droite ne sont pas allés des déclarations de M. Thiers, et, s'ils se sont unis aux centres pour voter le préambule, ils entendent bien soutenir vigoureusement les amendements destinés à corriger le projet dans un sens opposé aux desseins

de M. Thiers. Après son discours, plus encore qu'après celui de M. Dufaure, l'on sent la nécessité de faire déclarer par l'Assemblée qu'elle entend ne point se séparer avant d'avoir exercé son pouvoir constituant en se prononçant sur les institutions définitives de la France.

Plusieurs députés s'étaient, le 31 août dernier, prononcés contre le pouvoir constituant de l'Assemblée et ont, avant-hier, voté le préambule. Ce sont MM. Cunin, Desbous, Jules Favre, Flottard, Fraissinet, Gauthier de Rumilly, Krautz, Lefebvre, Leroux, Malleville, Mangini, d'Osmy, Patissier, Perriol, Petau, Philippoteaux, comte Rampon, Robert de Massy, Scherer, Tillancourt.

MM. Bardoux, Billy, Bezerier, Henri de Choiseul, Combarieu, Coutant, Gailly, Hélie, Jaurès, Leoyer, Ladichère, Morin, Pascal Duprat, Rampont, Raymond et Roux qui, le 31 août 1871, avaient voté contre le pouvoir constituant de l'Assemblée, se sont abstenus avant-hier.

D'autre côté, certains députés qui avaient voté pour les propositions de la commission des Trente, ont voté contre le préambule. On peut citer MM. Abbatucci, Eschassériaux, Galloni-d'Istria, Gavini, Mare-Dufraisse, Levert, Rouher, de Valon, Wast-Vieux.

Quinze orateurs sont déjà inscrits pour parler sur le traité franco-anglais; on cite, entre autre, MM. Pouyer-Quertier, Rouher, Claude des Vosges, Johnston, Raoul-Duval et Wolowski.

La Patrie dit que dans le cas où l'Assemblée se prononcerait contre la convention anglo-française, les libre-échangistes reprendraient l'ancienne proposition de M. Rouher, tendant à remplacer les conditions par un droit de 1 0/0 au minimum et de 2 0/0 au maximum à leur entrée sur les produits bruts ou manufacturés sans drawbacks.

Une dépêche de l'Agence Havas, datée d'hier soir, parle d'une légère indisposition de M. Thiers, à la suite d'un refroidissement.

L'agence officieuse ajoute cependant que le président a pu assister hier au conseil des ministres. Ce dernier fait est contredit par l'Union de ce matin.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

le commencement. Il y avait toujours quelque obstacle au début sous forme de maille impossible à apprendre, d'échec, de nouveau de soie dépareillée ou de patron qui n'allait pas bien, et toutes ses entreprises gigantesques étaient abandonnées et ensevelies dans l'oubli, à moins qu'Éléonor ou mistress Darrell ne les menassent à bonne fin.

Laura Mason n'était pas taillée pour le service actif de la vie. Elle ressemblait à ces soldats de parade qui ne sont bons qu'à porter des épaulettes et de beaux uniformes, et à faire volte face dès que le clairon sonne ou que le tambour bat.

C'était une créature aimante, généreuse et confiante, mais, comme la barque sans gouvernail que ballote la tempête, cette jeune fille frivole et sans énergie était forcée de subir la volonté d'autrui à chaque saute de vent.

Le riche avoué de la Cité, M. Monckton, qui était le premier associé d'une association légale bien connue à la chambre des faillites, ne se donnait pas la peine d'en dire bien long sur sa jolie pupille blonde aux yeux bleus.

Il parlait d'elle presque avec une indifférence marquée. Il disait qu'elle était la fille de personnes connues par lui dans sa jeunesse, et qui lui avaient confié le soin de faire valoir la fortune de l'orpheline. Elle était riche, mais il n'en était pas moins inquiet au sujet de son avenir. Une femme n'est pas toujours à l'abri du malheur sur cette terre;

mais cet inconvénient n'est pas encore le plus grand. Je vous ai signalé les incertitudes d'une partie notable de la droite modérée. Quel va être l'effet que produira sur elle la séance d'hier? Nous le saurons aujourd'hui. En attendant, je crains bien que ces députés flottants, à qui il en coûtait de se séparer du centre droit, ne saisissent avec empressement l'occasion que vient de leur offrir M. Thiers de se dire satisfaits.

La guerre à outrance au chef du pouvoir, qui est devenue la seule tactique de tout partisan de la monarchie, est, en ce moment, le plus ingrat de tous les rôles. Elle peut, d'un jour à l'autre, obliger les députés qui l'adoptent à s'en aller planter leurs choux, sans espoir de retour. Ceux, au contraire, qui conservent de bonnes relations avec le pouvoir, espèrent, jusqu'à la dernière minute, être ses candidats aux prochaines élections. Ils se trompent. Malgré le besoin qu'éprouve M. Thiers de se prémunir contre le radicalisme de la future Assemblée, ce n'est pas à la droite modérée qu'il prendra ses candidats.

Pour les faire accepter par les masses, il lui faudra patronner des hommes, au moins du centre gauche, sinon de la gauche républicaine. — Mais je m'aperçois tous les jours que l'ambition n'est pas morte parmi quelques membres de la droite modérée, et je m'attends à des défections par suite de la séance d'hier.

Cependant, on ne considère pas l'échec de la droite comme complet. Si le préambule de la loi a été voté par elle, c'est que ce préambule ne fait absolument que réserver son pouvoir constituant. Elle ne pouvait réellement pas rejeter une pareille disposition. La droite n'a donc encore eu aucune occasion de se compter. Quant à la gauche, il est bien évident qu'elle reste, vis-à-vis de M. Thiers, dans la même attitude hostile, puisqu'elle a fourni, à elle seule, les 197 voix contraires, et que ce chiffre est exactement le même que celui qu'elle avait donné au scrutin de samedi dernier. Ainsi, M. Thiers, même en ne donnant pas gain de cause à la droite, même en se renfermant dans la plus stricte neutralité, n'a pas gagné une seule voix à gauche. Nous pouvons donc présumer que ces 197 voix resteront hostiles au gouvernement jusqu'au bout. Si, pendant les trois ou quatre jours de discussion qui vont encore se produire, la droite trouve moyen de rallier les 200 voix unies aux 197 de la gauche, ces 200 voix suffiraient pour faire une majorité. Or, il est déjà bien évident qu'une partie de la droite, qui a voté le préambule de la loi, ne votera pas le reste. Nous sommes déjà assurés, dans ce sens,

des 80 voix de l'extrême droite. Il ne s'agit plus que de ramener les 120 voix de la droite modérée, que le discours de M. Thiers a probablement mises en déroute. La chose n'a rien d'impossible, quand l'on songe que la séance du 3 avait suffi pour produire ce résultat. Ce serait d'autant plus aisé qu'en réalité M. Thiers n'a pas, assurément, avantagé la droite. Il a, au contraire, très-nettement déclaré que si le gouvernement actuel maintenait l'ordre, le bénéfice en serait pour la forme républicaine. Que ce point de vue soit habilement relevé par un orateur de la droite, que la gauche le souligne et la rupture est de nouveau faite.

N'oublions pas qu'il nous reste à entendre tous les vrais orateurs de la droite, MM. Ernoul, Lucien Brun, de Ventavon. N'oublions pas surtout que M. Thiers ayant déjà fait jouer ses grands moyens, se trouverait à court de ressources, si la situation venait à se gâter de nouveau. N'oublions pas cela et espérons. — La séance d'hier avait beaucoup fatigué M. Thiers qui, après s'être levé, ce matin, à son heure habituelle, a dû se remettre au lit. Le mot d'ordre donné par la présidence à la presse officieuse de Paris et de la province, comme conclusion au discours de M. Thiers, c'est de considérer la république comme fondée.

On écrit des frontières des Pyrénées à la date du 4 mars: « L'armée de l'ordre ou de Charles VII, cette armée qui doit sauver l'Espagne en conservant la perle des Antilles (Cuba) et les autres colonies, se renforce chaque jour en Navarre et dans les provinces basques. — Le général en chef Dorregaray a établi son quartier général à Estella, une des principales villes de la Navarre, à sept lieues de Pampelune, et qui fut longtemps la Corte de Charles V. Nous pouvons affirmer qu'il bloque de très-près Pampelune, qui ne tardera pas à ouvrir ses portes aux carlistes, si elle ne l'a fait déjà à l'heure où nous écrivons ces lignes. »

La division de Dorregaray compte 4000 hommes bien armés et équipés. On peut tout attendre de ces Navarrais, dont le courage est proverbial, et dont les exploits ont immortalisé le nom de Zumalegarreguy, dans la guerre de sept ans. — On sait que le marquis de Valdespina, chef d'état-major de ces provinces, complète depuis trois semaines l'organisation de la Biscaye, commencée par Dorrego, et continuée par le fameux Velasco. — Nous pouvons affirmer également que 3000 Biscayens bloquent Bilbao si rigoureusement, que le capitaine général, qui ne dispose que de troupes indisciplinées, n'ose pas sortir des murs de la ville.

Quant aux Guipuzcoains que l'Agence Havas présente comme des petites bandes errant de montagnes en montagnes et dispersées tous les huit jours

par les Migueletes, leur organisation par bataillons est si solide que le député général de la province, Don Miguel du Dorrasauro, nommé d'après les fueros, franchit les Pyrénées pour seconder de sa haute influence le chef militaire, général Lizarraga. — Les bandes d'Yturbe, Nagazaga, de Santa Cruz, etc., sont devenues des bataillons dont l'ensemble se chiffre par 4 à 5,000 hommes. On admettra que si les Guipuzcoains ne comptaient que des petites bandes grosses de 30 à 40 hommes, leur député général ne serait pas parmi eux, compromettant inutilement à la fois sa dignité et sa vie. — Nous disons sa vie, car Don Miguel de Dorrasauro est d'une obésité si exagérée qu'il ne peut presque pas marcher et qu'un cheval ne pourrait le porter. On est obligé de le hisser, c'est le mot, sur un fort mulet et de l'y attacher. »

Rappelons que la guerre des provinces basques se fait aujourd'hui comme en 1833-1840, au nom de la légalité, c'est-à-dire au nom de leurs fueros traditionnels.

Une de leurs franchises porte qu'elles doivent être gouvernées et administrées par des autorités locales. Elles ne sont pas soumises à la conscription, mais seulement tenues de s'armer à leurs frais, à l'appel de leur député.

Eh bien! c'est leur député et d'après les fueros, bref leur autorité locale, qui appelle aujourd'hui aux armes tous les Guipuzcoains de 17 à 30 ans, mariés ou non. DE SAINT-CHERON.

ASSEMBLÉE NATIONALE

Séance du mardi 5 Mars.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. L'attente est beaucoup moins considérable qu'hier. Chacun sent que le grand intérêt du débat est à peu près épuisé. En effet, tout ce qui pourrait être dit sur les articles du projet a été dit sur le préambule. Nous assistons en quelque sorte au développement d'une action dont nous connaissons le dénouement par avance. J'apprends que la gauche républicaine, dans sa séance d'aujourd'hui, a décidé de voter le projet de la commission. C'est un symptôme. M. Em. Arago, auteur d'un amendement qui tendait à prolonger les pouvoirs de M. Thiers jusqu'à la nouvelle Assemblée, retire cet amendement, se réservant de le reproduire, s'il y a lieu, lors de la discussion du projet que le gouvernement doit présenter relativement à la transmission des pouvoirs.

La séance est ouverte à 2 h. 40. — A l'occasion du procès-verbal, M. le duc de Broglie présente une demande de rectification. Porté comme s'étant abstenu de prendre part au scrutin, l'honorable membre déclare avoir voté le préambule du projet dont il est rapporteur. — Adoption du procès-verbal.

Reprise de la discussion du projet des Trente.

M. de Ventavon monte à la tribune. L'honorable membre, en présence du chancelier, appelle à la concorde que le président de la République adressait hier à ses collègues, déclare retirer l'amendement dont il est l'auteur et qui tendait à maintenir purement et simplement le statu quo. (Ap-

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 7 MARS 1873

— 35 —

LE TRIOMPHE D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XIV.

Le retour de l'enfant prodigue.

La vie d'Éléonor à Hazlewood fut calme et monotone. Elle avait été engagée tout simplement comme dame de compagnie pour Laura Mason. Cette dénomination de dame de compagnie, qui souvent ne signifie autre chose qu'une ménagère — espèce de première servante travaillant plus que les autres — était cette fois prise dans la véritable acception du mot. Le seul devoir qu'avait à remplir Éléonor, c'était d'enseigner la musique à Laura Mason, et d'être sa compagne et son partenaire dans tous ses plaisirs et ses travaux d'enfant.

Il ne faudrait pas croire que miss Mason aimât beaucoup travailler. Elle avait l'habitude de commencer de grands travaux de fantaisie, et plus le projet était gigantesque, plus son désir de se mettre à l'œuvre était ardent, mais il lui arrivait fréquemment d'aller plus loin que

par cela seul qu'elle est une héritière. C'était là tout ce que Gilbert Monckton avait dit à mistress Darrell à propos du passé de la jeune fille. Laura elle-même avait parlé assez librement des deux premières maisons habitées par elle, et il n'y avait pas grand chose à en dire et rien à en cacher.

Il n'y avait qu'un point sur lequel M. Monckton se montrait difficile. Il tenait à ce que la maison qu'il avait choisie pour sa pupille ne reçût personne.

Quand Miss Mason sera d'âge à la faire, elle choisira elle-même, disait-il; mais jusque-là, mistress Darrell, je vous prie de la tenir en dehors de toute société.

En pareille circonstance, il était donc absolument nécessaire que Laura Mason eût une compagnie de son âge. Hazlewood était un ermitage où ne venaient jamais d'autres visiteurs que M. Monckton et une demi-douzaine de dames âgées, intimement liées avec mistress Darrell. Tous les quinze jours à peu près, ces personnes dinaient et passaient la soirée au cottage.

M. Monckton consacrait une grande partie de son temps à Laura et à sa compagnie pendant ses visites. Éléonor pouvait voir avec quelle sollicitude il s'occupait de la jeune fille aux cheveux blonds, dont la simplicité enfantine avait sans doute beaucoup de charme pour l'homme de loi sérieux. Il la regardait l'homme de loi sérieux. Il la regardait et l'écoula, quelquefois avec un soupir, quelques fois aussi d'un air inquiet,

mais ses yeux la perdaient très-rarement de vue.

« Il doit l'aimer beaucoup, » pensait Éléonor en se souvenant des paroles sérieuses de M. Monckton pendant le trajet de Londres à Slough.

Elle se demanda quel était le genre d'affection que l'avoué éprouvait pour sa pupille. Il était assez âgé pour être le père de Laura, c'est vrai, mais il était encore dans toute la force de l'âge; il n'avait pas cette régularité de traits qu'une jeune pensionnaire appelle beauté, mais il avait une figure qui faisait impression sur quiconque la voyait.

Il était très-instruit ou du moins il paraissait tel à Éléonor, car il n'y avait pas de sujet discuté avec lequel il n'eût pas l'air d'être familier et sur lequel ses opinions ne fussent pas originales et d'une grande portée. L'intelligence d'Éléonor s'épanouissait sous l'influence de cette intelligence mâle supérieure à la sienne. Son esprit malléable, si susceptible d'impression, était façonné à neuf par son contact avec ce cerveau plus puissant. Son éducation, très-complète auparavant, semblait se compléter dans les entretiens qu'elle avait avec cet homme érudit.

Evidemment, tout cela ne vint qu'à la longue. Il lui fallut du temps pour devenir familière avec Gilbert Monckton, car ses manières graves étaient faites pour éloigner la confiance d'une jeune fille; mais peu à peu, en s'habituant à sa société pendant qu'il causait avec Laura

Mason à l'ombre du bosquet, elle s'aperçut combien elle avait gagné dans la compagnie de l'homme de loi. Ce ne fut pas sans quelque amertume qu'Éléonor Vane fit cette découverte. Il lui semblait qu'elle s'était introduite frauduleusement à Hazlewood. Quel droit avait-elle d'intervenir entre Laura et son tuteur et de profiter des avantages que M. Monckton destinait à sa pupille? C'était pour Laura qu'il avait été sérieux ou éloquent, et pour Laura aussi qu'il avait décrit ceci ou expliqué cela. Quel droit avait-elle, elle, Éléonor, de se souvenir de ce que Laura avait oublié et de profiter de ces avantages que Laura était trop frivole pour apprécier?

Il y avait entre les deux jeunes filles un gouffre qui ne pouvait être comblé même par l'affection. La supériorité mentale d'Éléonor Vane la plaçait si haut au-dessus de Laura Mason qu'une confiance parfaite ne pouvait exister entre elles. L'amour d'Éléonor pour cette jeune fille légère et imprévoyante avait en lui quelque chose de presque maternel.

« Je sais que nous ne nous comprendrions jamais très-bien, Laura, lui dit-elle, mais je crois que je donnerais ma vie pour vous, ma chère amie. — Et moi aussi je donnerais la mienne pour vous, Nelly. — Non, non, Laura. Je sais que vous êtes aussi peu égoïste qu'un ange et que vous voudriez faire ce sacrifice, mais votre nature n'est pas de celles qui don-

ne commencent. Il y avait toujours quelque obstacle au début sous forme de maille impossible à apprendre, d'échec, de nouveau de soie dépareillée ou de patron qui n'allait pas bien, et toutes ses entreprises gigantesques étaient abandonnées et ensevelies dans l'oubli, à moins qu'Éléonor ou mistress Darrell ne les menassent à bonne fin.

Laura Mason n'était pas taillée pour le service actif de la vie. Elle ressemblait à ces soldats de parade qui ne sont bons qu'à porter des épaulettes et de beaux uniformes, et à faire volte face dès que le clairon sonne ou que le tambour bat.

C'était une créature aimante, généreuse et confiante, mais, comme la barque sans gouvernail que ballote la tempête, cette jeune fille frivole et sans énergie était forcée de subir la volonté d'autrui à chaque saute de vent.

Le riche avoué de la Cité, M. Monckton, qui était le premier associé d'une association légale bien connue à la chambre des faillites, ne se donnait pas la peine d'en dire bien long sur sa jolie pupille blonde aux yeux bleus.

Il parlait d'elle presque avec une indifférence marquée. Il disait qu'elle était la fille de personnes connues par lui dans sa jeunesse, et qui lui avaient confié le soin de faire valoir la fortune de l'orpheline. Elle était riche, mais il n'en était pas moins inquiet au sujet de son avenir. Une femme n'est pas toujours à l'abri du malheur sur cette terre;

mais cet inconvénient n'est pas encore le plus grand. Je vous ai signalé les incertitudes d'une partie notable de la droite modérée. Quel va être l'effet que produira sur elle la séance d'hier? Nous le saurons aujourd'hui. En attendant, je crains bien que ces députés flottants, à qui il en coûtait de se séparer du centre droit, ne saisissent avec empressement l'occasion que vient de leur offrir M. Thiers de se dire satisfaits.

La guerre à outrance au chef du pouvoir, qui est devenue la seule tactique de tout partisan de la monarchie, est, en ce moment, le plus ingrat de tous les rôles. Elle peut, d'un jour à l'autre, obliger les députés qui l'adoptent à s'en aller planter leurs choux, sans espoir de retour. Ceux, au contraire, qui conservent de bonnes relations avec le pouvoir, espèrent, jusqu'à la dernière minute, être ses candidats aux prochaines élections. Ils se trompent. Malgré le besoin qu'éprouve M. Thiers de se prémunir contre le radicalisme de la future Assemblée, ce n'est pas à la droite modérée qu'il prendra ses candidats.